

arrivé aux limites extérieures de son atmosphère, voudra se désorbiter et quitter sa planète; on tentera sérieusement le voyage à la lune d'Astolfe et de Cyrano, et nous ne craignons pas de le dire, on réussira dans cette entreprise. Toute planète lunigère a le droit d'aller visiter son satellite, et les communications aromales ne seront pas toujours suffisantes; on a des choses plus intimes à se dire. Aller dans la lune et conquérir Phœbé, cet astre malade et qui a besoin de grands travaux d'assainissement, tel sera le rêve et l'occupation de nos neveux. Cette conquête est au-dessus des forces de l'humanité actuelle; les années du monde sont de mille ans chacune. L'humanité n'a donc, à l'heure qu'il est, que six ans. On ne peut pas exiger grand'chose d'un enfant si jeune et qui n'a pas beaucoup de dispositions; maintenant il apprend à manger, à marcher, à nager, à voler; plus tard il pensera et fera de belles choses, mais nous ne serons plus là pour les voir.... Hélas!

(*Le Journal*, 25 septembre 1848.)

DE L'INCOMMODITÉ

DES

LOGEMENTS MODERNES

DE L'INCOMMODITÉ

DES LOGEMENTS MODERNES

Beaucoup de gens s'imaginent vivre dans une civilisation perfectionnée. En effet, les sciences sont arrivées à un état de développement extraordinaire, et si l'on profitait des inventions merveilleuses qui se font chaque jour, on pourrait réaliser une existence vraiment digne de ce nom ; mais la routine est si tenace qu'il faut des années pour populariser la moindre amélioration. — Nous ne parlerons aujourd'hui que de la question du logement, si importante pour l'hygiène et la vie.

Si, vous trouvant mal dans l'alvéole que vous habitez au cœur d'une de ces immenses ruches qu'on appelle une ville, et qui semblent vraiment combinées pour réunir le plus grand nombre d'inconvénients possible dans le moindre espace imaginable, vous vous mettez à chercher des appartements, vous

serez frappé, après avoir monté quelques centaines de marches, amorcé par des écriteaux plus ou moins menteurs, — nous ne parlerons pas ici des hôtels on des vastes habitations réservées à l'opulence, mais des logis plus modestes de six cents, de mille, de douze cents francs que peuple la bourgeoisie aisée, — vous serez frappé, disons-nous, de leur distribution invariable, qu'on pourrait croire la plus commode, puisqu'elle se produit partout, et qui est au contraire un chef-d'œuvre d'ineptie et d'inconfortabilité. L'espace très restreint qu'on alloue pour cette somme est divisé en compartiments souvent privés d'air et de jour, de la manière suivante : une espèce de palier sombre, décoré du nom d'antichambre ; une salle à manger, toujours glaciale malgré le poêle qui l'empuantit ; une cuisine d'une exigüité ridicule ; un salon dont les dimensions un peu plus vastes sont prises aux dépens des autres pièces ; une ou deux chambres à coucher et un cabinet de toilette où l'on ne peut se retourner, et qu'éclaire ordinairement un jour de souffrance.

Dans cet aménagement, chose singulière, on a oublié les enfants. L'architecte, en arrangeant le nid pour la famille, n'a pas pensé à eux ; ce fait si simple, si naturel, si normal de deux ou trois enfants par ménage, ce qui est la moyenne de la fécondité des mariages citadins, n'a pas été prévu. Il ne s'est pas trouvé d'observateur assez profond

pour remarquer ce fait. Aussi on les fourre où l'on peut, dans des cabinets obscurs, dans des alcôves dont on referme les battants le jour, dans les chambres de domestique, où même dans celles de leurs parents, ce qui offre beaucoup d'inconvénients au point de vue de la salubrité et de la morale.

Aucun appartement parisien ne renferme l'équivalent de la *nursery*, qui ne manque à aucune maison anglaise, quelque humble qu'elle soit ; c'est-à-dire une pièce suffisamment grande, bien aérée, assez séparée du reste de l'habitation pour que les cris et le vacarme des bambins n'incommodent pas les locataires adultes, et dont on ait retiré toutes les chances de danger qui menacent l'enfance, à moins d'une surveillance de tous les instants, presque impossible, telles que les foyers dont le tirage avale les petites jaquettes, les petites robes de mousseline, et qui font périr des innocents dans les tortures atroces que l'inquisition infligeait aux juifs hérétiques ; les fenêtres trop basses, d'où l'on se précipite sur le pavé en voulant regarder dans la rue ; les carreaux brillantés de chromolithophane sur lesquels le pied vacillant du marmot glisse à chaque instant, au risque d'entorses, de luxations graves, ou tout au moins de saignements de nez et de bosses à la tête.

Dans les habitations parisiennes, les enfants n'ayant pas de lieu spécial pour se tenir deviennent,

même les plus gentils et les plus dociles, une calamité diurne et nocturne dont on se débarrasse par les pensionnats, au grand détriment de l'éducation de famille, la meilleure de toutes. Où voulez-vous que soit un enfant, dans un appartement comme ceux que nous venons de décrire ? Avec la pétulance naturelle à son âge, il gêne partout, au salon comme à la salle à manger, dans le cabinet de toilette comme dans la chambre à coucher. Il importune, on le rudoie, on le renvoie à la cuisine avec la bonne ; ce n'est pourtant pas sa faute s'il est insupportable, c'est la faute de l'architecte et du propriétaire.

Comment se fait-il que cette pièce indispensable à tout ménage n'existe nulle part ? Ne serait-il pas raisonnable, hygiénique, moral et même commode que les *babies* eussent leur chez eux dans la famille, une chambre claire, tranquille, bien exposée, avec leurs blanches couchettes, leurs pots à l'eau, leurs éponges, leurs baignoires et leur table servie à part ; car la nourriture de l'adulte, que l'enfant partage dans la plupart des familles, n'est pas faite pour lui ; elle est trop succulente, trop épicée, trop multiple ; elle le surexcite, l'hypertrophie, l'échauffe, le blase, précipite sa puberté et lui cause de nombreuses maladies, ou tout au moins lui inflige le supplice de Tantale si on n'accorde à sa gourmandise qu'un certain nombre de mets.

Autre inconfortabilité, autre *manque* absurde. —

Il faut supposer que tous les locataires de ces appartements vivent exclusivement de rentes sur le grand-livre et ne s'occupent jamais à rien, car il n'y a pas dans ces logis de lieu spécial pour le travail ; où s'établir pour lire, pour écrire, pour dessiner, pour chiffrer, où serrer ses papiers, ses notes, ses livres, quand on a pas sa vie gagnée d'avance, tout ce mobilier du travailleur intellectuel ? Où fera-t-on des affaires sans être troublé à chaque instant ? — Le père de famille n'a pas été prévu plus que l'enfant ; — il faut qu'il s'arrange comme il pourra dans une des chambres à coucher, alourdies par les miasmes nocturnes.

Quant au cabinet de toilette, où sont les robinets d'eau chaude et d'eau froide, les baignoires, les cuves pour les ablutions, les revêtements de faïence qui permettent, comme cela doit-être, de répandre l'eau à torrents ? — On est vraiment honteux, pour la propreté parisienne si civilisée, en voyant ces réduits étroits où il y a tout au plus place pour une brosse à dents, un peigne et une cuvette.

Il est vrai que le salon est grand, mais il ne sert à rien ; la plupart des familles bourgeoises donnent très rarement des soirées, ne reçoivent pas, excepté quatre ou cinq familiers qui s'asseyent au foyer de la chambre à coucher, qui n'est pas sacrée chez nous comme en Angleterre. Un meuble recouvert d'une housse qu'on n'enlève pas deux fois par an,

une pendule, une garniture en bronze doré, quelques gravures garnissent cet espace froid et nu auquel on a sacrifié tout le confort de l'habitation, et qui ferait un si beau cabinet d'étude et de travail.

En résumé, dans l'appartement moderne, on a oublié la famille, le travail et la propreté, c'est-à-dire la *nursery*, l'atelier et la salle de toilette; et chose étrange, personne encore ne s'en est plaint, personne n'a essayé dans cette grande ville de bâtir à l'homme civilisé une alvéole, une niche en rapport avec sa vie physique, morale, intellectuelle. En 1831, le civilisé manque, dans des appartements qu'il paye à un très haut prix, d'air, de lumière, d'espace, de calorique et de repos; il se sert de bougie au lieu de gaz, paye un porteur d'eau et éparpille dans trois ou quatre foyers un combustible qui n'a d'autre avantage que d'attirer dans la chambre l'air froid du dehors avec d'autant plus de violence que la cheminée est meilleure.

(*La Fabrique, la Ferme et l'Atelier*. Juillet 1851.)

THÉOPHILE DE VIAU

THÉOPHILE DE VIAU

Théophile de Viau est plus connu sous son prénom de Théophile.

A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,

dit Boileau; ce vers et l'hémistiche :

Il en rougit, le traître!

tiré de la tragédie de *Pyrame et Thisbé*, que citent tous les traités de rhétorique comme exemple de faux goût, composent à peu près les notions du vulgaire sur le poète dont nous allons essayer de peindre la physionomie caractéristique. Théophile, si oublié aujourd'hui, fit grand bruit en son temps, comme écrivain et comme libre-penseur. Il subit en cette qualité des persécutions dont le prétexte

semble obscur, quand on compulse les pièces du procès ; traqué, exilé, emprisonné, condamné à mort et même exécuté en effigie, il eut beaucoup de peine à se tirer sain et sauf des engrenages de la machination dirigée contre lui par un parti puissant, et il mourut jeune dans la retraite que lui avait offerte le duc de Montmorency, son protecteur.

Avant de nous occuper du *libertin*, comme on disait alors avec un sens que ce mot n'a plus, parlons du poète. Théophile de Viau naquit à Boussères-Sainte-Radegonde en 1590, d'une honnête famille, quoique ses détracteurs l'aient prétendu fils d'un cabaretier. Le manoir paternel, que sa tour signalait d'assez loin aux yeux, n'avait rien d'une auberge, et l'hospitalité qu'on y recevait, bien que frugale, était à coup sûr gratuite ; un des ancêtres du poète avait été secrétaire de la reine de Navarre ; son oncle, nommé par Henri IV gouverneur de la ville de Tournon. Tout cela est honorable et décent.

Théophile vint à Paris en 1610 ; il avait vingt ans, et son esprit le poussa bien vite parmi les jeunes seigneurs. Il se lia avec Balzac, dont il n'eut pas à se louer, voyagea avec lui en Hollande et, à son retour, composa des vers et des entrées pour des ballets et mascarades de la cour, qui lui firent beaucoup d'honneur par leur tour ingénieux et leurs allusions adroitement amenées. Le poète avait la répartie alerte, il ne restait jamais à court, et l'impromptu lui

jaillissait avec une spontanéité surprenante. Sa conversation était pleine de charme et d'imprévu ; les idées hardies et neuves s'y jouaient avec trop d'éclat et de liberté peut-être. Les doctrines littéraires qu'il professe dans ses vers et dans sa prose sont originales et tranchent sur les opinions du temps. Rien de plus moderne, et les novateurs de 1830 n'ont pas mieux dit. Théophile, en cela trop rigoureux sans doute, n'admet pas, chez des chrétiens et dans des sujets qui ne sont pas grecs ou romains, l'emploi des dieux de la Fable ; le fatras mythologique lui paraît pédantesque, suranné et hors de propos ; il ne veut invoquer ni Phœbus ni les nymphes du Parnasse ; il plume les ailes du vieil Amour et, se moquant des Iris en l'air, il proclame le nom de Marie comme le plus beau du monde.

Cependant, n'allez pas croire que Théophile bannisse les images, les métaphores et veuille réduire la poésie à n'être que de la prose rimée ; il a le sens trop net et trop droit pour cela. Seulement il veut que la pensée naisse de la cervelle ou du cœur du poète, et que les couleurs dont il la revêt soient prises sur la palette de la nature. Le centon perpétuel de l'antiquité l'ennuie et le dégoûte avec raison ; il affirme que ce n'est pas la peine de ressasser ce qui a été dit beaucoup mieux, il y a quelque deux mille ans, et de sa part ce n'est point le dédain d'un ignorant qui trouve la science trop verte. L'éducation de

Théophile était excellente, il savait du grec et du latin autant qu'un érudit de cabinet ; il a traduit le *Phédon*, écrit des lettres d'une latinité irréprochable, et son histoire de Larissa semble un fragment retrouvé d'Apulée ou de Pétrone. Nourri de la moelle de l'antiquité, il l'avait digérée, et il ne la rendait pas toute crue, comme font les pédants. Chez lui, la poésie n'empêchait pas le sens critique ; ses jugements littéraires sont d'une lucidité remarquable.

Tout en rendant à Malherbe la stricte justice qu'il mérite, Théophile se moque des imitateurs de ce sec poète, en vers pleins d'ironie et de verve, dont Boileau s'est peut-être un peu trop souvenu, et raille ces gratteurs de syllabes, ces peseurs de diphtongues qui cherchent un mois

..... comment à fils
Pourra s'apatrifier la rime de Memphis,

et s'imaginent avoir fait un monument parce qu'ils ont passé de longues heures à un travail stérile et barbouillé une rame de papier pour arrondir une strophe.

La tragédie de *Pyrame et Thisbé*, quoiqu'elle ait obtenu du succès et tenu honorablement sa place à la scène, dans un temps où Corneille et Molière n'avaient pas encore régénéré le théâtre, n'est pas une œuvre qui porte le cachet distinctif de l'auteur. Le métier de poète dramatique n'allait pas à Théo-

phile, il l'avoue lui-même avec une mâle franchise ; ce travail l'a longtemps *martyré*, dit-il ; son esprit fantasque et vagabond aime mieux la liberté de l'ode et de l'épître ; il lui faut tout son loisir pour se promener dans les bois, rêver au murmure des ruisseaux, surprendre au vol le double papillon de la rime et chercher la chute d'une stance sans avoir à se préoccuper des entrées ou des sorties et de tous les détails matériels du théâtre.

En effet, Théophile est à la fois lyrique et descriptif. C'est là où il réussit le mieux ; dans l'ode, il a le souffle, la période nombreuse, la belle conduite de la strophe, une noblesse sans emphase, des trouvailles de mots pleines de bonheur. Dans la description, il a souvent des détails rares, des couleurs vives, un sentiment vrai de la nature, des touches bien posées à leur place, de l'élégance et de la fraîcheur. Il regarde les objets qu'il peint et ne les copie pas dans les vers de quelque ancien auteur ; à ses peintures *ad vivum* il mêle sa propre individualité, et il en fait un fond pour ses personnages et ses pensées.

L'ode intitulée le *Matin* renferme des stances pleines de grâce, des images neuves, des détails observés, et la chute anacréontique qui la termine est bien amenée, quoique rappelant un peu l'odelette de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose.

La *Solitude* est peut-être la pièce la plus achevée du poète, dont le défaut était de se laisser trop aller à sa facilité. C'est une solitude à deux, où les épanchements d'amour se mêlent aux effusions lyriques et aux descriptions des beautés naturelles.

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Pendant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

Comme ce brusque début vous transporte loin du monde au milieu du calme, du silence, de la fraîcheur et de la solitude, et qu'il fait bon aimer au sein de cette pittoresque retraite ! Les concetti à l'italienne, les agudezzas à l'espagnole sont ici plus rares que dans aucune autre pièce de Théophile ; la passion vraie y remplace la galanterie et l'amour de l'âme y relève la tendresse voluptueuse. Pour trouver des accents analogues, il faut descendre jusqu'au renouvellement poétique de ces dernières années.

Les stances *Sur une tempeste* ont du mouvement et de la couleur, et l'ode *Sur la paix* contient des strophes dont visiblement Malherbe a imité l'allure et le trait, avec supériorité, il faut le dire ; car le principal défaut de Théophile est de ne pas profiter jusqu'au bout des rencontres heureuses qu'il fait ; il se lasse vite et n'a pas le courage de suppléer par le

travail les intermittences de l'inspiration. Par malheur pour lui, il ne possède pas l'autre moitié du génie, — la patience.

Bien qu'on trouve chez lui beaucoup de morceaux remarquables, Théophile n'est pas un pur tempérament poétique. C'est un philosophe, un libre-penseur ; il a une doctrine, il aime à raisonner encore plus qu'à peindre, et dans ses ouvrages l'idée ne s'habille pas toujours avec le vêtement de l'image. Il se contente souvent de l'exprimer avec une netteté qui devient prosaïque ; — cela ne suffit pas en vers. Ses odes, plus tendues et d'un essor plus élevé, n'ont pas ce défaut ; mais il est sensible en beaucoup de pièces, élégies, discours, dont la forme se rapproche de l'épître. La phrase est bien conduite, la période se déroule sans embarras, le raisonnement se suit avec logique, l'esprit étincelle par places, mais les touches colorées, qui ravivent les nuances un peu grises du fond, sont données trop sobrement ; — on désirerait çà et là quelque coup d'aile qui enlevât de terre ce sermon pédestre. La chose s'explique naturellement par ceci : — chez Théophile, le poète contenait un excellent prosateur qui, si sa vie eût été plus longue, eût peut-être fini par prédominer. Les *Fragments d'une histoire comique* en sont une preuve irrécusable. On n'écrivait guère alors, en prose, de cette façon ferme, aisée et franche. Chose bizarre, le mauvais goût reproché aux vers de

Théophile ne se retrouve pas dans sa prose; il s'y raille au contraire des affectations qu'il ne se refuse pas toujours lorsqu'il écrit en langage métrique. La figure du pédant Sidias est tracée avec une amusante verve bouffonne, et il est permis de croire que, de cette caricature charbonnée sur la muraille d'un cabaret, Molière a tiré son Panerace et son Marphurius. — La question « *si odor in pomo est accidens* » vaut bien celle des chapeaux.

Maintenant, arrivons aux persécutions qu'eut à subir Théophile. — Dans son *Apologie*, il les attribue à la rancune des jésuites, qu'il avait irrités en découvrant chez l'un d'eux le vice qu'on lui reprochait à lui-même, et cette raison paraît vraisemblable; — ce jésuite était le Père Voisin; — un autre de la confrérie, le Père Garasse, une de ces fortes gueules qui aboient d'après le mot d'ordre de leur parti, parla contre Théophile en chaire et composa un in-quarto d'injures à son adresse, intitulé la *Doctrine curieuse*, un vrai catéchisme poissard d'invectives théologiques et pédantes. — Théophile est traité d'ivrogne, de sodomite, d'athée, de veau (allusion délicate à son nom de famille), et des cendres remuées du bûcher de Lucilio Vanini, le bon Père tâche de faire jaillir une étincelle pour allumer les fagots sous le poète du *Parnasse satyrique*.

Les doctrines de Théophile sont-elles si damnables que le prétendaient ses adversaires? — Nous ne le

pensons pas; du moins, les passages cités comme impies et blasphématoires ont besoin d'être singulièrement forcés et détournés de leur sens naturel pour prêter à des accusations semblables; ce sont, la plupart du temps, des impiétés galantes, des Iris comparées à des anges, les tourments de l'amour jugés plus cruels que ceux de l'Enfer, des plaisirs préférés aux joies du Paradis, des imprécations contre le destin et autres gentilleses de ce genre. On en pourrait relever autant dans tous les poètes de l'époque. Le goût y est plus offensé, ce me semble, que la théologie. — Quant aux pièces tirées du *Parnasse des poètes satyriques*, qu'on lui attribuait, nous y viendrons tout à l'heure.

Mais Théophile avait été huguenot, et comme tel, malgré sa conversion, malgré la régularité peut-être affectée avec laquelle il se conformait aux commandements de l'Église, il était suspect d'hérésie. Le libre examen, qui est le fond du protestantisme, pousse à la philosophie et au *libertinage*. Cela, joint au motif particulier que Garasse avoue lui-même, et auquel nous avons fait allusion, suffisait, et au delà, à la perte du poète.

Grâce aux efforts de cette cabale, Théophile fut d'abord banni et, après un retour de faveur, condamné par le parlement à être brûlé, sentence qui ne s'exécuta qu'en effigie, car le poète avait pris la fuite. Repris, il fut incarcéré à la tour de Montgom-

mery, dans le propre cachot de Ravaillac, où il subit toutes les rigueurs de la prison dure. Il n'en sortit qu'au bout de deux ans, et son arrêt fut commué en exil. Ce fut à Chantilly, chez le duc de Montmorency, son protecteur, qu'il se retira et qu'il mourut à l'âge de trente-six ans.

Les épigrammes licencieuses du *Parnasse des poètes satyriques*, un des plus grands griefs contre Théophile, et qu'il renia toujours quoiqu'elles portassent son nom, ne nous semblent pas être de lui. On n'en retrouva pas le manuscrit; mais ce n'est pas cette raison qui nous guide. La facture de ces boutades obscènes, de ces priapées bouffonnes dont aucun poète de ce temps ne se faisait faute et qu'on appelait des *gayetés*, n'a aucun rapport avec celle de Théophile. — Sa manière nette, sèche et nerveuse n'a pas l'embonpoint de ces pièces grasses. — Elles contiennent d'ailleurs des hiatus, des grossièretés de style, des archaïsmes dont il n'était pas capable. — Cette différence est sensible comme celle d'une écriture fine, serrée et propre, à une écriture pochée, lourde et négligente. — Il aurait pu faire des vers licencieux comme Maynard, comme Motin, comme Frenicle, comme Ogier, comme Colletet, comme Racan, mais il n'a pas fait ceux-là, et nous le croyons parfaitement sincère lorsqu'il dit dans sa préface : « On a suborné des imprimeurs pour mettre au jour, en mon nom, des vers sales et profanes qui n'ont

rien de mon style ni de mon humeur. J'ai voulu que la justice en sût l'auteur pour le punir, mais les libraires n'en connaissent, à ce qu'ils disent, ni le nom ni le visage et se trouvent eux-mêmes en la peine d'être châtiés pour cet imposteur. »

Nous ne pousserons pas la manie de réhabilitation jusqu'à prétendre que Théophile fut un saint; il ne valait ni plus ni moins, moralement, que la jeunesse de son temps; seulement, il avait plus d'esprit, plus de bravoure, plus de franchise que bien d'autres qu'on n'inquiéta pas. — Son malheur fut « d'être trop connu. »

(*Les Poètes français*, tome II, juillet 1861.)